

Semezdin Mehmedinović

Le matin où j'aurais dû mourir

Traduit du bosnien par Chloé Billon

Roman



1.

MEHMED

Apparemment, c'est ce matin que j'aurais dû mourir.

Je me préparais pour aller au travail, j'étais en train de me doucher, quand j'ai ressenti une douleur sourde et métallique dans la poitrine et la gorge, et un goût de ciment sur la langue. Je suis sorti de la douche avec une sensation d'indicible fatigue, et j'ai enfilé mon peignoir sans me sécher. Sanja était déjà prête à sortir de l'appartement, elle partait travailler, quand elle m'a aperçu par la porte ouverte de la salle de bains. Je lui ai dit que je ne me sentais pas bien, que j'allais me remettre un peu au lit, la fatigue n'allait pas tarder à passer, elle pouvait sans problème y aller.

Elle est restée. Humide, les cheveux mouillés, emmitoufflé dans mon peignoir, je me suis étendu sur le lit. Je me sentais de plus en plus mal. Elle m'a apporté un thé froid, que j'ai bu, ça ne m'a rien fait, alors, en dernier recours, elle a appelé le Samu. Ensuite, impatiente, elle est allée scruter la rue par la fenêtre, guettant l'ambulance. Je n'avais pas la force de me tourner sur l'autre flanc, pour la voir à son poste d'observation. Je fixais le canapé sur lequel elle avait été assise. Soudain, je me suis senti vulnérable, parce qu'elle n'était pas là où elle

était quelques instants seulement auparavant. Puis j'ai regardé la photographie au mur au-dessus du canapé :

Lhassa. Tôt le matin. Un jeune moine bouddhiste vient de sortir par la haute porte en bois d'une maison en pierre, et il descend à présent une étroite ruelle pavée, devant lui un ruban de brume matinale. Un petit nuage blanc. Comme un fantôme auquel le moine en robe rouge emboîterait le pas. Je suis du regard le nuage blanc au-dessus de la venelle tibétaine.

Dans mon dos, Sanja a dit : « Ils sont là. » Puis elle est revenue dans mon champ de vision. Elle a ouvert la porte, elle scrutait le couloir, inquiète, se retournait de temps en temps vers moi. Ensuite, des inconnus du Samu ont investi notre chambre, et se sont prestement assis autour de moi sur le lit. Je n'avais jamais vécu une intrusion si brutale dans mon intimité. Parfaitement à l'aise, sûrs d'eux, ils inspectaient la pièce où ils étaient arrivés, ils m'inspectaient moi, vantaient les motifs à fleurs du couvre-lit sur lequel j'étais allongé, des inconnus dans ma chambre. Une jeune fille en uniforme bleu, qui venait d'ouvrir mon peignoir, si bien que j'étais nu devant tout le monde, a demandé :

« Monsieur, quel âge avez-vous ?

– Cinquante ans. »

*

Une fois passé le choc initial, le calme s'est installé.

Je regardais tout autour de moi sans émotions, c'est-à-dire sans peur. Et maintenant que c'est fini, je me souviens de ces événements comme si j'avais été un spectateur extérieur, comme si ma conscience s'était détachée de mon corps et avait observé ce qui m'arrivait presque avec indifférence.

Le choc n'a pas eu lieu quand la jeune fille en uniforme bleu s'est écriée : « Monsieur, vous êtes en train de faire une crise cardiaque! » Là, j'ai ressenti de l'apaisement. Parce que ma conscience a pris le pas sur mes émotions. Dans les films, quand ils mettent en scène un état limite comme celui-ci, ils coupent souvent le son de l'image, et parfois, ils ajoutent même un ralenti. C'est le rendu mécanique de la conscience à l'œuvre.

La conscience se comporte comme l'objectif froid de la caméra.

Ici, le choc a eu lieu à l'arrivée de l'ambulance, et surtout quand ce groupe d'inconnus a investi ma chambre. C'est le genre d'accidents qui arrive aux autres, pas à moi, et c'est quelque chose que je redoute, dont j'ai une peur innée. Dans ce cas précis, la peur de la maladie se manifeste par la peur des médecins et de l'hôpital. Je n'allais jamais à l'hôpital, même pas pour rendre visite à quelqu'un. Et voilà que cette jeune fille en uniforme bleu s'est penchée sur moi dans mon lit, et a dit :

« Vous êtes en train de faire une crise cardiaque! »

Ma première pensée est : elle se trompe, ce n'est pas le cœur. Puis je me dis : j'ai déjà vu cette fille quelque part. J'essaie de me rappeler où, mais il y a déjà au-dessus de moi une multitude de bras, ils me branchent à des fils, me déplacent à gauche, à droite, me déconcentrent : je n'arrive pas à me souvenir d'où je connais cette fille. Sous sa blouse bleue, je discerne les contours de ses seins, mais je ne les identifie pas comme un attribut sexuel. Elle me regarde d'un air inquiet, comme si elle me reprochait quelque chose.

Une autre illusion d'optique : les corps de tous ces gens autour de moi sont gigantesques, alors que le mien, lui, a rapetissé. Qu'est-ce que je ressens? De la fatigue. La fatigue

de cette pression dans la poitrine qui me coupe le souffle, et qui s'est confondue avec la fatigue de vivre. Et je pense : donc, c'est ça ? c'est donc ça, la mort ? C'est à cet instant, en réalité, que je commence à voir la scène non seulement comme un acteur, mais également comme un spectateur extérieur. Et je me dis : tout va bien, ça va passer, je suis fatigué, je veux juste fermer les yeux et ne pas me souvenir. Je veux juste que ça s'arrête.

J'ai déjà trop vécu, de toute façon.

*

Sur la route de l'hôpital, couché dans l'ambulance, les genoux comprimés par la lourde bouteille d'oxygène, je regardais passer les nuages, les panneaux de signalisation verts auxquels je n'avais jusqu'alors prêté attention que lorsque j'étais au volant. Par la porte de l'ambulance, après un ralentissement, j'ai aperçu sur la façade d'un bâtiment en brique l'enseigne « LIBERATION BOOKS ». Je n'avais jusqu'alors vu cette inscription que sur une photo d'Harun. Et ensuite, quand nous avons voulu y aller ensemble pour regarder des livres, nous n'avons pas réussi à retrouver l'adresse. Il se souvenait que c'était quelque part près de l'intersection des rues King et Henry. Il n'y a pas d'informations concernant cette librairie sur Internet. La semaine dernière, j'ai à nouveau cherché en vain cette adresse, et à présent, je regarde la jeune fille en uniforme bleu se pencher sur moi pour repositionner mon appuie-tête, et je me dis que j'aurais l'air bête de lui demander :

« Excusez-moi, on est dans quelle rue ? »

Comme si j'allais avoir l'occasion de retrouver Liberation Books... Les livres exercent tout de même un certain pouvoir

sur moi. Sinon, je n'aurais pas, pendant ce trajet dramatique vers l'hôpital, accordé d'attention à l'enseigne « LIBERATION BOOKS ». À moins que ma conscience ne se concentre sur n'importe quoi d'autre, juste pour oublier cette douleur dans ma poitrine? Le jeune homme assis à mes pieds bouge régulièrement la bouteille d'oxygène métallique étendue sur mes jambes. Il la bouge de telle sorte que le métal froid exerce une pression désagréable sur mon genou, ce qui devient provisoirement la douleur dominante dans mon corps. Ce pourquoi je ressens une rage sourde envers ce jeune homme qui, peut-être, m'érafle intentionnellement les genoux avec la lourde bonbonne d'oxygène, dans le but de détourner mon attention de mon cœur en l'attirant sur un autre problème.

Puis mon regard s'est arrêté sur les frondaisons des arbres au bord de la route. Les feuilles étaient brun-rouge, prêtes à tomber. À l'automne, ici, les feuilles prennent des couleurs si vives, si ensoleillées, que même par temps couvert, on a le sentiment d'un surcroît de lumière. Ce matin-là était-il ensoleillé? Ou ai-je eu, à cause des nuances de la végétation, l'illusion du soleil? L'idée de mourir dans un environnement où les feuilles des arbres tombent chaque année m'a toujours dérangé. Il y a quelque chose de peu crédible, de « téléphoné » là-dedans.

Mourir en automne est indécent, en quelque sorte.

C'est kitsch de mourir en automne, en même temps que tout le reste. Que les feuilles.

*

L'ambulance s'arrête devant l'hôpital. Sur le parking, la première image que j'aperçois de ma position horizontale est

la suivante : une jeune fille en maillot rouge de l'équipe de hockey Washington Capitals marche entre les voitures, en direction du bâtiment, et regarde quelque part en haut, vers une fenêtre, ou vers un nuage.

J'ai déjà été sur ce parking, une seule fois, quand la femme du poète F. venait d'accoucher de leur petite fille. Ce jour-là, je me souviens, il avait acheté une nouvelle Toyota Camry, et m'avait demandé :

« Tu veux la conduire ?

– Oui. »

Et j'avais fait un tour sur le parking. C'était il y a dix ans. Aujourd'hui encore, je me rappelle cette odeur de voiture neuve.

Dans l'air froid de novembre, le masque à oxygène commence à s'embuer.

À l'entrée de l'hôpital, je suis accueilli par un chœur d'internes souriants. À ma droite, une aide-soignante peine à trouver la veine sur mon bras, et me fait une prise de sang. Deux jeunes filles en blouse verte à ma gauche m'examinent et s'extasient devant les motifs du dessus-de-lit dans lequel je suis enroulé. Pendant ce temps, je regarde Sanja au bout du couloir, un homme (un médecin ?) avec des papiers dans les mains est en train de lui parler, elle l'écoute avec attention, puis se met à pleurer.

À présent, ce même homme se penche sur moi, me prend le pouls de ses doigts froids, et demande :

« Vous avez quel âge ?

– Cinquante ans. »

*